

Gérard RICHEZ

De Laroche à Houffalize

«*Le Hérou*»

Excursion pédestre de 35 km réalisée le 22 août 1899
Impressions et croquis

Qu'on se représente une montagne, haute de plusieurs centaines de pieds, toute couverte d'une végétation touffue, sombre, sinistre!... Dans cette débauche de verdure, jetés çà et là, comme à la suite d'un cataclysme épouvantable, d'immenses quartiers de roches, noirs, hideux, formant un tohu-bohu fantastique à rendre fou!... L'ombre opaque projetée par ces rocs, ajoutant encore à l'horreur tragique du lieu, semble creuser dans la terre des ca-vernes béantes, insondables, pareilles au gouffre des enfers, et d'où l'on s'attend à voir sortir tout à coup les nutons, rendus si tristement célèbres par les vieilles légendes ardennaises.

LE HÉROU

BRUXELLES
Imprimerie-Lithographie RICHEZ
24, rue de la Chaumière

1900

Tous droits réservés

Publication remise en page en avril 2014 par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be

PREFACE

Après une longue année d'un travail fatigant, ardu, est-il rien de plus salubre que d'aller se délasser l'esprit loin du bruit des villes, loin du tourbillon des plaisirs malsains et immodérés, dans quelque contrée paisible où le cœur se rajeunit dans l'oubli de la cité tapageuse, à l'abri de ses mille contrariétés.

À ce point de vue, rien ne vaut l'Ardenne.

Elle offre au repos des coins délicieux où il fait bon vivre, des endroits d'une sauvagerie imposante où les belles journées chaudes et ensoleillées et les tièdes soirées vaporeuses ont des senteurs inconnues. Pour horizon, on a les rochers aux formes étranges, souvent terrifiants et diaboliques, élevant avec majesté jusqu'au ciel bleu une couronne sombre de pins et de chênes.

La poitrine s'ouvre largement avec délices, à cet air pur et vivifiant qu'on n'a plus respiré pendant de longs mois et dont on apprécie mieux alors toute l'influence bien-faisante.

Comme le cœur bat avec violence quand l'heure sonne où l'on va prendre son vol vers ces solitudes enchantées! À peine débarqué, on s'enivre d'air, on se grise de cette lumière éclatante et éblouissante, on se réjouit à la vue d'un site gracieux, agreste ou grandiose. On s'exclame, on s'extasie devant ces richesses de la Nature accumulées à plaisir. Le regard en éveil saisit les plus petites choses; son éducation s'accomplit par le spectacle ininterrompu de tant de merveilles et plus rien ne lui échappe bientôt de tout ce qui contribue, dans l'Ardenne, aux émotions qu'éprouve une âme d'artiste dans la contemplation de la beauté.

Assis sur le flanc d'un coteau ou sur la crête d'une roche abrupte, on se sent comme bercé par le bruissement évocateur du feuillage vibrant sous les caresses d'une brise légère et parfumée.

C'est là qu'on pense bien, qu'on rêve mieux encore. C'est là que le poète entend la muse lui murmurer les paroles de l'inspiration, avec des voix variées: le clapotement d'un ruisseau pareil à un rire d'enfant, la chanson des feuilles, le vent qui semble un immense soupir de volupté.

C'est là, enfin, que viennent au cœur des ambitions pures, qu'on veut être bon, faire le bien, aimer la vertu. Tout ce qui parle ainsi en nous, c'est la sublime Nature, et ce langage a une éloquence si douce et une fécondité si puissante qu'on se sent dominé par quelque chose de supérieur et de divin.

Toutes ces impressions, dois-je le dire, nous les avons éprouvées à des degrés différents, pendant la courte mais superbe villégiature que nous avons faite dans les Ardennes.

Rien d'étonnant à cela, avec un itinéraire serré, tel que celui que nous nous étions tracé. Tour à tour à pied, en vicinal ou en chemin de fer, nous avons accompli le plus magnifique voyage qu'il soit possible d'imaginer, étant donné le peu de temps dont nous pouvions disposer pour notre premier tour de Belgique. C'est ce qui fera comprendre avec quel acharnement nous nous évertuons à... *avaler* des kilomètres (passez-moi l'expression, un peu vul-

gaire il est vrai, mais qui rend bien ma pensée), afin de parcourir en quatre jours la vallée de l'Ourthe, de Melreux à Laroche et Houffalize, la Semois, de Chiny à Lacuisine-Florenville et Bouillon, sans compter les promenades pédestres à l'aube et au crépuscule, l'excursion à Bouillon à La Chapelle, première commune de France, et la visite à la grotte de Han, la plus grande curiosité naturelle du pays.

Mais, comme le fait bien ressortir le camarade Gérard Richez, dans sa relation de la partie la plus intéressante de notre voyage: *De Laroche, à Houffalize*, nous devons «pareils au Juif-Errant, marcher du matin au soir et quelquefois du soir au matin».

Que de choses splendides aperçues, que de points de vue superbes découverts, que de coins pittoresques admirés en ce court laps de temps! Que de rocs élancés, abrupts ou moussus escaladés et gravis; que de sentiers étroits et sauvages parcourus; que de taillis profonds, que d'épais fourrés; que de bois touffus battus en tous sens, en un enchevêtrement inextricable d'une végétation exubérante!

Spectacle inoubliable dont nos cris d'enthousiasme cent fois répétés ne traduisaient qu'à moitié l'idéale grandeur.

Jamais, je puis l'avouer en toute franchise, il ne m'a été donné d'accomplir un voyage d'aussi joyeuse façon. Tout concourait au charme de notre séjour en Ardenne: d'abord, le choix des camarades, Gérard Richez et Victor Roget, excellents caractères tous doux, affables, serviables, empressés, ayant le sens pathétique très développé et observant bien; ensuite, la remarquable beauté des sites entrevus, par un temps exceptionnel, le plus délicieusement propice à la promenade qu'il soit possible de rêver et capable de mettre en relief ces richesses sans nombre.

Dame Nature avait daigné nous favoriser entièrement et nous combler de ses bienfaits. Elle s'est montrée souriante dans toute sa force, dans tout son éclat, dans toute sa splendeur.

Comme on le voit, la partie de plaisir que nous nous étions offerte réunissait toutes les conditions de succès. De là, aussi, la vivacité des impressions ressenties et la multitude des souvenirs charmants qui se sont gravés profondément dans l'esprit.

Aussi, n'y avait-il rien de mieux pour les conserver fraîches et vivantes que de les rassembler et de les écrire, de façon à permettre à chacun de les revivre aux heures de mélancolie et de tristesse, et de refaire par la pensée, les étapes riantes par où nous avons passé si gaiement.

Mais qui de nous aurait osé entreprendre un travail aussi laborieux, aussi, difficile, nécessitant un si puissant effort de mémoire; il fallait pour cela tant de qualités que bien peu peuvent l'affronter impunément. Il fallait une imagination vive, un esprit d'observation pénétrant, une pensée fine et spirituelle.

C'est pourquoi, sans discussion, sans hésitation, nous décidâmes, Victor et moi, de confier à Gérard le soin de conter les impressions éprouvées durant le trajet de Laroche à Houffalize, et, avec la bonté qui caractérise ce

brave et joyeux garçon, il accepta. Il fit même mieux, comme on le verra plus loin et on en jugera par le présent ouvrage.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur les Ardennes et les quelques considérations qui devaient nécessairement en être déduites, qu'il me soit permis, cher lecteur, de vous présenter l'auteur de cette narration : Gérard Richez, notre compagnon de route... et même de lit.

★ ★ ★

Décrivons-le simplement, comme il convient de décrire un ennemi de toute pose, c'est-à-dire avec franchise, la réalité étant, dans l'espèce, assez sympathique pour se passer d'exagération.

Grand, fort, robuste; avec cela, un visage où rayonne une douce bonté, des yeux pensifs où se jouent des réflexions profondes; en un mot, une sorte de « *bon géant* ». Tel est, dans les grandes lignes, le portrait qu'on peut faire de notre ami.

Souvent songeur, il est malgré cela d'une affabilité et d'une cordialité toute spontanée. D'un caractère vif, gai et enjoué, Gérard est un « *boute-en-train* » et excelle à conserver dans les réunions nombreuses l'animation défaillante, car il a toujours le mot plaisant et plein d'à-propos.

Gérard, ou plus familièrement appelé... *Richard*, est non seulement un causeur agréable et un conteur captivant, mais il manie avec verve une plume alerte et fine à laquelle le théâtre devrait quelques œuvres adorables s'il ne s'obstinait, dans sa fâcheuse modestie, à les dérober à l'admiration du public. Espérons que mon indiscretion l'engagera à ouvrir le tiroir où elles dorment et qu'il se décidera à les laisser jouer.

C'est cette plume aussi, trempée dans les rayons de notre joie passée, qui a écrit les pages qu'on va lire. Sans prétention, simple et vrai, ce compte rendu a été fait dans le but de perpétuer le souvenir de la partie du voyage qui nous a le plus ravis, et c'est sur les instances de Victor et de votre serviteur, que Gérard a donné suite à nos désirs, mû plutôt par cette tendance toute naturelle, propre aux personnes douées d'une sensibilité extrême, qui ont beaucoup vu, beaucoup appris et souffert et qui aiment à partager la douceur de leurs impressions avec les amis qui les comprennent.

Voilà, je pense, l'idée aimable qui a déterminé notre camarade à nous dédier ce récit fidèle de nos pérégrinations. Il sera pour nous comme un cinématographe, reproduisant à volonté des scènes de la vie pittoresque.

Chaque fois que nous voudrions rêver aux choses passées, chaque fois que l'heure prescrite nous sera amère, nous ouvrirons ce livre et nous chasserons le souci en retournant dans l'Ardernie grandiose avec Gérard. Les paysages défileront ainsi devant nos yeux, auréolés encore par les rayons triomphants de la jeunesse et de la folle gaieté qui ne cessèrent, pendant cette mémorable journée, de chanter dans nos cœurs.

Qu'on me permette encore un souvenir personnel. Le camarade Gérard, dans un grand et large geste qui lui est familier, a une façon toute particulière de donner une poignée de main, à tel point que cette effusion d'amitié par trop torte a pour effet de laisser parfois des traces, bien involontaires, j'en suis convaincu. Tudieu! quel étaiu, mon

cher!... Aussi, dès ce jour, je te baptise du nom glorieux de... *l'homme à la poigne d'acier!*

Je parlais de... compagnon de lit; qu'il me soit permis à ce propos, de m'écarter un peu de mon sujet, l'image de notre mignonne chambre de Bouillon, à l'Hôtel des Ardennes, m'étant encore présente à la mémoire.

Oh! l'aimable hôtesse! Comme elle était haletante au récit que nous lui fîmes de nos aventures et des fatigues que nous avions endurées les jours précédents. Comme elle compatissait à nos moindres misères d'excursionnistes. Que d'attentions délicates dès lors, et quels soins dévoués ne nous prodigua-t-elle pas.

Au moment où je trace pour l'avenir ces lignes qu'elle ne lira jamais, je veux lui adresser ici de toute mon âme ces quelques mots d'adieu.

La brave femme! Pour nous procurer quelque divertissement, elle nous engagea même à aller entendre la répétition que donnait la société d'harmonie de Bouillon. Un événement que cette répétition pour la coquette petite ville bâtie au fond de la vallée de la Semois, librement dominée par les énormes ruines moussues et branlantes de son vieux château, et si bien fortifiée dans sa ceinture de montagnes élancées. Rien n'égale, par cette vaporeuse soirée, le calme pénétrant dont on jouit dans ce joli coin où l'on tremblait jadis sous la menace perpétuelle du donjon féodal et qui semble encore aujourd'hui affecter à dessein la crainte et la tranquillité pour ne pas troubler dans son repaire le seigneur tout puissant.

Comme nous regrettions l'absence de notre... officier payeur — (entre gens qui se respectent, il est indispensable de se faire accompagner de son banquier pour toute éventualité, et c'est à Victor qu'incombaient ces délicates et ingrates fonctions), — car Victor, encore sous l'influence des douze heures de marche de la veille et des promenades et visites de l'après-midi, était allé carrément se coucher, nous abandonnant à notre... triste sort. Pauvre Victor!

La souriante petite chambre à deux lits qui nous était octroyée à Bouillon, chez cette excellente personne, était bien faite pour retenir et charmer le touriste le plus endurci à la fatigue, par son éclatante propreté et son confortable sans luxe.

Victor Roget, en qualité de... général — car nous lui donnions volontiers cette appellation —, occupait seul un des lits de nos... appartements. L'égoïste! Un sympathique garçon tout de même que l'ami Victor, mais il a le sommeil si agité et rêve si fréquemment en accompagnant ses songes de coups de poing, voire même de... ruades (se croirait-il encore dans la catastrophe de Forest?), que nous n'étions guère à plaindre, et que, bien au contraire, nous pouvions nous estimer heureux. La nuit fut bonne.

Notre prévenante hôtesse poussa la bonté si loin, qu'elle ne prétendit pas nous éveiller à 5 heures du matin et que ce retard faillit compromettre notre... expédition en France.

Excusez cette digression, cher lecteur, mais le plaisir que l'on éprouve à se remémorer de réconfortantes choses est si grand, que l'on se ferait un grief de passer sous silence l'accueil bienveillant que l'on reçoit généralement dans ces localités ardennaises.

Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit les qualités propres aux habitants de nos régions flamandes et les nombreux mérites qu'ils ont à mes yeux, je suis cependant forcé de reconnaître que l'on ne rencontre qu'au pays wallon cette franche cordialité toute naturelle et cette hospitalité sans réserve.

C'est ce qui fait que l'on quitte toujours à regret, avec une pointe de douce émotion facile à concevoir, ces braves cœurs qui comprennent si bien la vie, et qui, par leur affabilité, les soins assidus et empressés dont ils vous entourent pendant votre villégiature, cherchent, dirait-on, à adoucir ces moments d'esseulement où l'on se sent privé de ce qu'on a de plus cher au monde : une affection tendre et dévouée, une estime réciproque, une amitié solide et profonde.

★ ★ ★

Après avoir parlé de l'auteur, disons un mot de son ouvrage.

Personne, mieux que Gérard, ne pouvait rendre dans toute la force et dans toute la vérité les émotions d'un voyage. Ce qui charme tout d'abord dans cette narration, c'est le style simple et familier, clair et sans recherche, c'est la fidélité parfaite avec laquelle Gérard raconte ses impressions, les coupant de descriptions animées et d'observations personnelles très justes.

Ce travail, Gérard l'a accompli avec amour. Que de fois, il me parla de ses projets quant à la composition et à l'impression de son récit ; il me montra le papier alpha, les ca-ractères elzéviriens, les initiales ornées qu'il comptait employer, ainsi que frontons et culs-de-lampe dont il voulait embellir les pages principales.

Quand j'appris que notre camarade désirait nous offrir comme souvenir un ouvrage de luxe, digne de figurer dans une bibliothèque, je manifestais à part moi, des regrets de n'avoir pu prendre en cours de route quelques vues des sites les plus remarquables de nos étapes. Le lecteur se serait fait de la sorte une idée plus nette, plus précise de la magnificence sauvage de la contrée traversée et de la grandiose beauté des paysages ardennais. Pour nous, c'eût été un attrait de plus : la représentation vivante de cette splendide vallée de l'Ourthe, le théâtre de nos exploits.

Quel ne fut donc pas mon étonnement, lorsque Gérard m'annonça un jour, de sa forte voix barytonnante, qu'il me ménageait une surprise. Il y a surprise et surprise, et j'étais loin de me douter de quelle nature celle-ci pouvait être ! Comme Gérard est parfois farceur, je me tenais sur mes gardes. Cependant, pressé de questions à ce sujet, son secret lui échappa et, rayonnant de plaisir, il me montra, un soir, différents clichés qu'il avait fait reproduire d'après quelques photographies des environs de Laroche et Houffalize que nous avions eu la bonne fortune de nous procurer chez un libraire de l'endroit.

Croquis et vignettes sont parfaitement réussis et nul doute que cet ouvrage aussi superbement complété par la gravure n'ait pour effet de nous transporter tous deux, Victor et moi, au septième ciel que l'on dit le meilleur.

La très fidèle et intéressante description que l'auteur donne de la vallée de l'Ourthe et surtout du coin de l'Ardenne le plus délicieusement terrible dans sa solitude sauvage, « le Hérou », frappe et captive l'imagination. Tour à tour étonné, attendri et charmé, ému ou angoissé, le

lecteur suivra avec un intérêt croissant les traits saillants de cette journée ensoleillée du 22 août 1899. Le passage relatif aux souffrances physiques endurées par mes deux... *élèves-marcheurs*, comme Gérard se plaît à l'écrire, mérite une attention particulière. Pauvre Gérard !... Malheureux Victor !... Je vous plaignais sincèrement, croyez-le, et je souffrais autant que vous, soyez-en persuadés, plus moralement que physiquement, en voyant le *piteux état* dans lequel vous vous trouviez, Victor surtout ! Cela me fondait l'âme ; aussi, comme le dit fort bien Gérard, je n'étais plus, le soir de cette fameuse excursion, d'une gaieté communicative, et, malgré tout le courage dont je devais faire preuve en ces moments difficiles, il m'arrivait d'avoir quelque défaillance que je surmontais vite, heureusement, ayant trop conscience de la gravité de la situation qui nous était faite.

Une chose me console pourtant : c'est de savoir que mes deux compagnons de route sont enchantés de leur voyage, qu'ils ne regrettent aucun des petits incidents survenus et qu'ils sont prêts à recommencer semblable étape, dans les mêmes conditions, mais avec un peu... d'en-trainement, avouent-ils timidement.

J'en suis ravi. Comme vous le voyez, cher lecteur, mes amis me font beaucoup d'honneur. Aussi, je ne puis résister plus longtemps au désir de leur offrir pour l'année prochaine, un itinéraire choisi et soigné, leur promettant des occasions de se distinguer, plus éclatantes encore.

★ ★ ★

Tu nous dédies ce livre, Gérard, nous sommes heureux d'accepter ce gage de bonne et franche amitié. Nous t'en remercions bien cordialement.

★ ★ ★

Et maintenant, passons à l'ordre du jour. La parole est au rapporteur.

ALFRED DUPUIS

Décembre 1899.

AVANT-PROPOS

Dans notre inoubliable voyage en Ardennes, l'excursion de Laroche à Houffalize et la visite du *Hérou* tiennent la première place. Mais aussi que d'émotions délicieuses, que d'incidents joyeux, pendant une marche forcée de huit heures !...

Ce sont les divers épisodes de cette étape que mes excellents compagnons de route, Alfred Dupuis et Victor Roget, m'ont, demandé de retracer le plus fidèlement possible.

Il y aura bientôt trois mois que j'ai promis de me charger de ce travail ; or, comme ma mémoire n'est pas comparable — tant s'en faut — à celle d'Inaudi, la tâche n'est pas aisée. Cependant, grâce aux notes griffonnées, à droite, à gauche, sur le bord d'un fossé, sur un coin de table d'auberge, même en marchant, je pense pouvoir sans trop de peine, mener à bien ma narration.

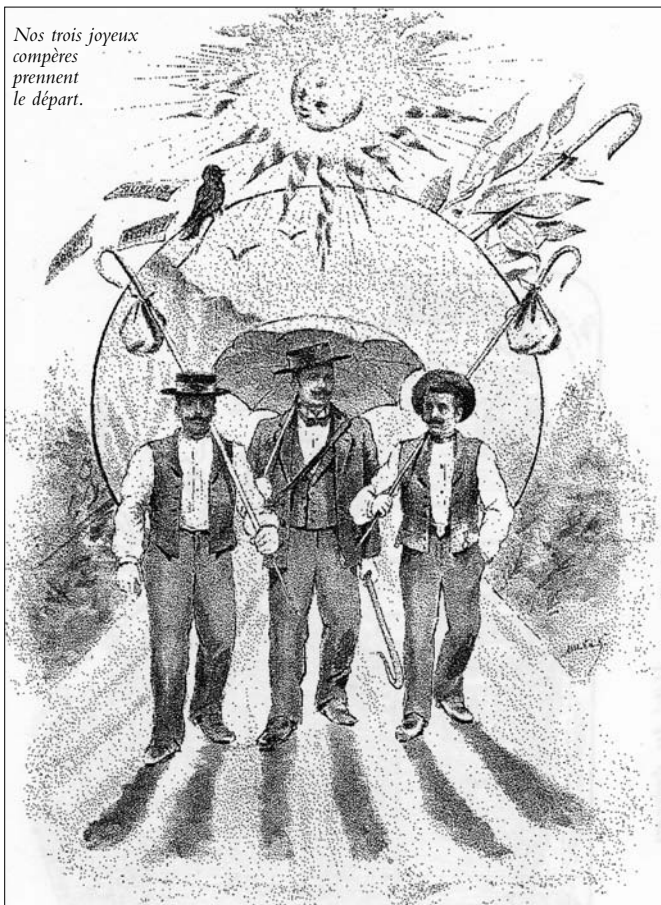
Toutefois, cher lecteur, ne cherchez pas dans ces pages ce qui ne s'y trouve pas. Me souciant peu de faire œuvre de style, j'ai voulu, tout simplement, vous entretenir de mes impressions, telles que je les ai ressenties, ça et là, au hasard d'une excursion ravissante dont rien n'effacera le souvenir enchanté.

Ceci dit, je commence.

À mes chers compagnons de voyage
Alfred Dupuis et Victor Roget.



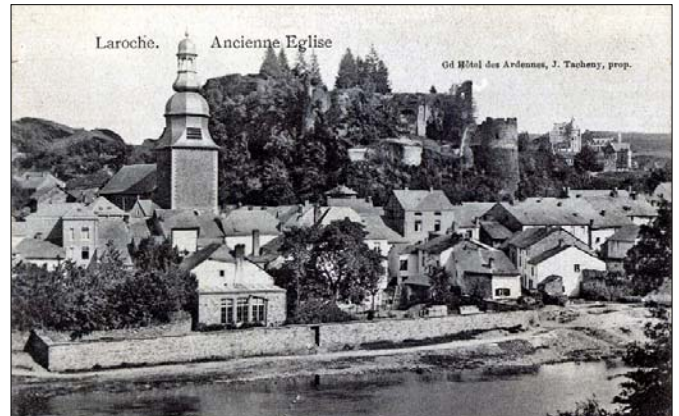
Après un dîner expédié vivement, nous quittons tous l'Hôtel des Ardennes, à Laroche, munis chacun de nos alpenstock, et nous emboîtons, d'un pas plutôt rapide, la route qui conduit à Maboge, premier village dans la direction de Houffalize.



Il est deux heures.

Le soleil darde sur nous ses plus chauds rayons. Le camarade Alfred, en voyant ma figure prendre des tons de homard cuit, se sent l'âme émue et me passe généreusement le parapluie qu'il emporte toujours en voyage, utile précaution dont je ferai mon profit à l'avenir.

Mon parapluie ouvert — ouf! ça va mieux! —, j'éprouve une sensation de bien-être indéfinissable; je tourne des regards reconnaissants vers mon obligé ami, mais j'éclate de rire, car Alfred et Victor, sans se gêner — ils auraient eu tort de se gêner, pardi! —, se sont débarassés d'une partie de leur garde-robe: du veston, du gilet



et des manchettes, chacun a fait un paquet qu'il porte avec crânerie au bout de son bâton. J'en ferais bien autant, si... mais — pardonnez-moi, bonnes gens —, j'ai le malheur de transpirer abondamment, et la moindre imprudence me coûterait cher; or, comme je tiens à la vie, je souffre en silence et... m'éponge un peu plus, voilà tout!

Après une demi-heure de marche, notre capitaine de route s'arrête...

— «Halte!» crie-t-il de sa belle voix de ténor, «voici une tannerie que nous pourrions visiter au pas de course.»

— «Va pour la tannerie!» répond Victor.

Et nous suivons Alfred qui est déjà loin dans les bâtiments.

À n'en pas douter, vous avez visité une tannerie, ce qui me permet de ne vous exposer, ni en gros ni en détail, les manipulations qu'on fait subir à la peau. Cette dissertation, sans intérêt, allongerait ce récit; je préfère, du reste, m'étendre un peu plus longuement sur les charmes du paysage qui vont s'offrir à nos regards ravis.

Nous remercions les braves gens qui nous ont reçus, et nous revoilà sur la route poudreuse et... toujours ensoleillée.

La chaleur est torride: nous soufflons comme des phoques. Pour ce qui est de moi, je crains une insolation, mais j'en prends mon parti héroïquement. D'ailleurs, le spectacle est trop beau pour qu'on ait le temps de jérémyer.

Je ne quitte plus des yeux le splendide décor qui se développe devant nous, comme en un panorama géant.

Nous sommes dans une vallée large et profonde. À droite, des montagnes hautes de quatre à cinq cents pieds, disparaissant sous une végétation luxuriante, se mirent

dans l'Ourthe qui décrit, parmi les grandes herbes, de capricieuses arabesques. C'est d'une poésie exquise. À notre gauche, se dresse un mur de rochers escarpés et nus, blocs colossaux, enchâssés les uns dans les autres, monstres de granit, surplombant la route.

Ces masses énormes m'ont fait plus d'une fois songer à la caverne d'Ali-Baba, et je me sentais une envie folle de frapper de mon alpenstock quelqu'une de ces roches, en lançant le fameux: «Sésame! Ouvre-toi!...» Mais le temps est loin des féeriques cavernes...

Nous allons toujours bon pas, car Alfred nous a promis un excellent verre de lait à Maboge, dont le clocher apparaîtra bientôt. Nous espérons arriver à Houffalize, vers sept heures et demie du soir.

Malheureusement, nous comptons sans l'imprévu... mais n'anticipons pas.

Alfred nous regarde tous deux: ce rapide examen le satisfait; il est content des jarrets de ses élèves-marcheurs, qui ont fourni déjà une assez jolie course d'entraînement le matin, en visitant Diable-Château et les bois de Laroche (quatre heures de marche). La fatigue semble n'avoir pas de prise sur nous, et, n'était-ce ce diable de soleil... bah! n'en parlons plus.

J'abandonne un instant la rive de l'Ourthe pour interroger l'horizon: voilà Maboge, avec ses premières masures qui montrent leurs toits misérables.



Je dis *masures* avec intention, car les habitants de ces contrées ardennaises n'ont jamais recours aux architectes pas plus qu'aux entrepreneurs. Ils se procurent, à très bon compte, le bois, l'ardoise et la pierre nécessaires à la construction d'une maison sans étage et sans cave, et, avec l'aide d'un voisin obligeant, ils se bâtissent en quelques jours une chaumière, si pas d'un confortable de premier ordre, au moins, d'une solidité à toute épreuve. Et les voilà, c'est le cas de le dire, installés dans *leurs pierres*.

Maboge, un méchant village comptant en tout dix-sept maisons, n'a pas d'importance. Dans le cimetière qui entoure la petite église, nous voyons trois tombes — trois croix —, car les décès sont aussi rares à Maboge que les jours de beau temps à Bruxelles. Qu'on me pardonne encore cette boutade: au moment où je trace ces lignes, la pluie tombe à n'en pas finir.

Mais, voici un estaminet, pardon, un café! Nous nous regardons, Victor et moi, et on se comprend sans mot dire. L'éloquence des yeux, quand il fait chaud! Histoire de se rafraîchir un brin, nous entrons vivement dans l'unique petite pièce très propre, et nous demandons à la brave Ardennaise qui nous fait les honneurs de son *home*, de nous servir un verre de lait.

— «Je n'en ai plus», répond-elle, «mais je pourrai peut-être m'en procurer à l'étable voisine.»

Et la voilà partie.

Nous profitons de son absence pour examiner ce qui nous entoure. Rien à noter ou presque rien: un calendrier monétaire et quelques affiches de ventes de bestiaux, sont les seuls ornements des murs pauvrement tapissés. Comme mobilier, de lourdes tables, un comptoir grossier, des bancs et des chaises en bois blanc, mais propres, de cette propreté minutieuse qu'on rencontre dans tous les villages ardennais.

La paysanne rentre avec trois pintes d'un lait mousseux et appétissant qui nous met l'eau à la bouche — sans calembour —. Je le dis franchement, je vidai ma chope d'un trait!... Victor aussi, je crois...

— «Si nous renouvelions?» hasardai-je, avec quelque timidité.

— «Tiens, c'est une idée», répond Victor. «Madame, encore trois pintes, s'il vous plaît.»

— «À votre service, Messieurs.»

Elle disparaît une seconde fois.

Je me lève pour secouer un peu la poussière qui me couvre des pieds à la tête. Mes compagnons font de même.

— «Ah!» laisse échapper Victor, «qu'un bain de pieds ferait mon affaire.»

Je l'approuve d'un regard.

— «Qu'à cela ne tienne, mes enfants», dit Alfred, «je vous en offrirai un tantôt, et un soigné. Mais ne traînons pas, je vous prie, l'heure avance, et il nous reste pas mal de kilomètres à... brûler.»

Nous vidons notre seconde pinte aussi rapidement que la première, et en route pour Bérismenil! Nous disons adieu à Maboge. Bientôt le village a disparu et la solitude est de nouveau complète.



Ce qui me frappe le plus jusqu'ici, c'est le silence solennel qui règne dans la vallée de l'Ourthe. L'impression qu'on en ressent ne peut se rendre et mes camarades la subissent comme moi. Tout est grand, tout est vert, tout est lumineux, et sous un ciel étincelant, la Nature mollement endormie ne s'éveille pas même au doux murmure de l'eau. C'est à peine si le cri d'un oiseau trouble un instant, et si peu, ce calme imposant qui vous émeut malgré vous...

Ah! qu'il ferait bon vivre ici, loin du bruit, loin de la vie à outrance des villes...

Le temps magnifique contribue, pour une large part, à rendre notre enthousiasme exubérant, malgré le pas accéléré.

Un accident survenu à *mon* parapluie, me met dans la triste nécessité d'affronter, avec le stoïcisme de mes camarades, les rayons cuisants de Phébus!

De minute en minute, le paysage change d'aspect. À diverses reprises, Alfred nous invite à nous retourner pour embrasser d'un coup d'œil la partie de route que nous avons laissée derrière nous; ce sont alors des exclamations, des oh! et des ah! ruisselants d'admiration. Il n'est pas possible en effet de rêver plus beau spectacle que celui de ces collines mamelonnées, au flanc desquelles le soleil fait resplendir des prismes étincelants au feu de ses rayons magiques. Comme sous le coup d'une baguette de fée, les montagnes apparaissent un moment d'un vert sombre, et un instant après d'un vert or, puis bleuâtre; elles changent ainsi constamment, étalant toute la gamme des plus fraîches et des plus chatoyantes couleurs.

Ah! c'est bien ici qu'il faut s'incliner devant l'œuvre de la sublime Nature... Qu'on est heureux de se rassasier d'un spectacle aussi merveilleux, aussi sain pour l'âme que pour le corps!

Victor et moi avons hâte de prendre le petit bain promis, aussi, nous ne quittons plus l'Ourthe des yeux, cherchant l'endroit le plus propice où nous nous arrêterons.

Alfred, lui, continue son train d'enfer; la fatigue n'a aucune prise sur ce tempérament d'athlète. Il est superbe! Nous le regarderions toujours... Quel excellent entraîneur nous avons là! Si un commencement de lassitude nous laisse un peu en arrière, vite, il nous encourage de son mieux, soit en décochant le petit mot plaisant, soit en détaillant un site, dont la beauté nous échappe parfois. Bref, il est d'une affabilité et d'une prévenance que nous ne pourrions jamais oublier.

— «Si nous descendions?» propose tout à coup Victor, qui semble avoir trouvé une place à son gré.

— «Avançons un peu, voulez-vous?» dit Alfred, en consultant sa montre, «dans dix minutes nous pourrions stopper et alors je vous accorderai un repos d'une demi-heure.»

Bravo! Ainsi nous arrêterons les premiers symptômes de fatigue qui se manifestent.

Au fur et à mesure que nous avançons vers Houffalize, le paysage se revêt d'une beauté plus sauvage: ce n'est qu'une vaste agglomération d'escarpements rocheux et de cimes couvertes d'une végétation abondante et bizarre. Alfred nous parle du *Hérou* qui, paraît-il, est une merveille des Ardennes. Nous écoutons religieusement ses explications, car, Alfred, excellent marcheur et agréable cicérone, est de plus un conteur charmant; je souhaite aux touristes de pouvoir voyager dans nos conditions, c'est-à-dire avec pareil compagnon, aussi obligeant qu'érudit. Et encore, la modestie du camarade Alfred m'empêche de dire ici tout le bien que je pense de lui.

Les dix minutes écoulées, nous descendons rapidement vers l'Ourthe; et nous nous étendons sur l'herbe, en plein

soleil, en poussant, Victor et moi, un soupir de satisfaction. Alfred nous regarde en riant et nous recommande de profiter le plus possible de notre demi-heure de loisir.

À ces mots, on s'est levé prestement, et aussi vite déchaussé. Les pantalons troussés au-dessus du genou, Alfred et moi nous avançons, timidement d'abord, dans l'eau, que nous avons cru très froide. Notre surprise est grande en constatant qu'elle est tiède, sinon chaude. C'est assez dire que le soleil a été brûlant. Hélas! il le sera longtemps encore.

Nous faisons arrêt sur un des gros quartiers de roche, dont le lit de l'Ourthe est parsemé sur tout son cours, et nous appelons Victor. Les pierres glissantes et anguleuses de la rivière rendent la marche très difficile. Il faut avoir bon pied et ouvrir l'œil.

Mais, nous voici l'un près de l'autre. Nous nous installons commodément sur notre îlot et, les jambes baignant dans l'onde, nous discutons sur la route qui nous reste à faire.

— «Nous sommes presque à moitié chemin», dit Alfred, «et m'est avis que nous arriverons à Houffalize à la tombée de la nuit.»

Tout à coup, un faux mouvement me fait glisser de mon siège; je vais m'asseoir au fond de l'Ourthe d'où j'émerge, en poussant des cris de détresse... Mes camarades y répondent par leurs lazzi, les méchants! Aussi, que ne puis-je leur rendre la pareille... Faudra voir!

— «Bah! je me sécherai en route», dis-je, en jetant traîtreusement une grosse pierre à l'eau, qui, en rejaillissant avec force, mouille mes deux rieurs des pieds à la tête... Je suis vengé!...

C'est alors le signal d'un combat naval en règle! Les pierres pleuvent de toutes parts et les chutes ne se comptent plus... Nous nous sommes divisés en deux camps et je reste seul devant des adversaires décidés qui me disputent le *terrain* pas à pas, avec une grande énergie. Néanmoins, je riposte de mon mieux, ils ripostent à leur tour et pendant quelques minutes on ne voit rien que des gerbes humides fusant de droite et de gauche... On nous prendrait pour des Tritons en goguette! Nous nous tordons... La bataille continue toujours avec le même acharnement et aux petits projectiles ont succédé les gros. Nous nous lançons ainsi des quartiers de roches pesant plusieurs kilos!... Enfin, l'un de nous crie grâce et le combat s'arrête comme par enchantement... Il n'y a ni morts ni blessés!

Nous nous contemplons alors mutuellement: nous sommes en piteux état; moi surtout, je suis à plaindre, car on s'est acharné sur ma personne. Heureusement, le soleil aura vite fait de sécher tout cela...

Je propose à Alfred de tenter la traversée de la rivière.

Cette idée lui sourit et nous nous mettons en route. Tout d'abord, nous nous tenons par la main, ce qui a pour résultat de faire tomber l'un quand l'autre glisse... Ah! ce délicieux passage de l'Ourthe, j'y penserai longtemps...

— «Je préfère marcher seul», dit Alfred, dans un éclat de rire, «car tu vas me faire manquer le pied.»

Je le lâche alors brusquement pour prendre la tête de la colonne (!). À chaque pas, je risque de choir, tandis que Victor, resté sur sa roche, prend plaisir à nous narguer, le

misérable! Enfin, après maintes péripéties plus ou moins émouvantes, je touche à l'autre rive, où je prends joyeusement mes ébats sur l'herbe tendre. Alfred me rejoint et nous regardons autour de nous. Quel paysage austère et vraiment digne d'inspirer la lyre du poète et le pinceau du peintre! Nous nous promettons au prochain voyage de nous munir d'un kodak, car il y a ici d'admirables vues à prendre.

Comme Victor ne se décide toujours pas à bouger de son perchoir, nous l'interpellons comme un vulgaire poltron.

— «J'arrive», nous crie-t-il, en plongeant, les bras dans la rivière comme pour y chercher quelque chose.

— «Que fait-il?» me demande Alfred, intrigué.

— «Je n'en sais trop rien.»

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme: M. Roget arrangeait tout simplement les pierres sous ses pas, afin d'éviter les glissades et les écorchures! Voyez-vous cela? Malgré ce travail pénible, il avance encore avec précaution, et toujours à quatre pattes. Pris d'une pitié soudaine, j'abrège son martyre en lançant dans l'Ourthe un gros caillou, ce qui a pour résultat de lui faire faire un saut de carpe en arrière jusqu'à la rive qu'il vient de quitter. C'est mon tour de me moquer de lui, et vous pensez si je m'en donne à cœur joie.

— «C'est fini», crie Victor, «je préfère passer pour un timide et ne pas traverser la rivière. Vous êtes des zwanseurs!»

Alfred et moi, nous nous roulons... Il fait si bon rire un peu aux dépens d'autrui!...

Je tire machinalement ma montre et je constate, avec regret, que nous empiétons déjà assez bien sur la demi-heure de repos accordée.

Alfred s'en aperçoit également et nous nous empressons de rejoindre Victor qui se sèche au soleil, à la façon des lézards.

— «Mes amis», dit Alfred, redevenu sérieux, «ne perdons pas un instant; nous nous sommes trop attardés et il va falloir jouer des jambes tout à l'heure.»

Deux minutes suffisent pour nous chausser et mettre un peu d'ordre dans notre toilette.

Sitôt debout, je m'examine, encore une fois... Vrai, je fais pitié!... Je suis, non pas mouillé, mais littéralement trempé, et un peu partout, sur mon costume beige, toute cette eau se détache en dessins esthétiques de haute fantaisie! Il faut partir cependant: rien ne servirait de récriminer.

Alfred ouvre de nouveau la marche; et nous gravissons la petite colline qui nous ramène sur la route.

Le bain nous a complètement ragaillardis. Nous défions les kilomètres,

— «Il n'est plus question de flâner, à présent», dit Alfred, qui allonge le pas.

Cette fois, nous le suivons sans peine; nous avons le feu sacré!... Mais cela durera-t-il?... Nous verrons bien.

Le temps reste chaud et la fraîcheur est lente à venir. N'importe, une, deux, une, deux...

Alfred nous encourage (!) en nous parlant de la terri-

ble montée de Bérismenil: «5 kilomètres!... Rien que ça!...»

Rien que ça!... À ces mots, je sens un frisson me courir dans le dos. Allons toujours! une... deux...

Victor ne me cache pas son désappointement, mais nous faisons néanmoins bonne contenance devant Alfred, ne voulant en aucune façon lui déplaire.

La route depuis quelques instants fait d'immenses circuits; elle change brusquement de direction, et nous nous éloignons de l'Ourthe qui disparaît pour un temps assez long: c'est dommage. Aussi nous ne lui disons pas adieu, mais au revoir!...

Voici l'intersection de trois chemins. Un poteau indicateur nous renseigne les routes de Samrée et de Houffalize.

Il reste encore 17 kilomètres à effectuer!... Un petit trot de chien, quoi!...

Alfred, qui a déjà fait le trajet de Laroche à Houffalize, est toujours rassuré sur la bonne issue de l'expédition, à la condition toutefois que nous ne ralentiions pas l'allure.

Or, nous sommes au pied de la côte très raide de Bérismenil, et l'Ourthe n'est plus à voir!...

Quels regards navrés s'échangent entre Victor et moi! C'est que 5 kilomètres de côte, cela paraît inabordable! Nous ne pouvons pourtant dormir ici... Je respire avec force et je m'engage d'un pas ferme sur le calvaire, suivi de près par Victor. Alfred, qui marche en entraîneur, à vingt pas devant nous, chante à tue-tête!

— «Allons!» dit-il, «un petit refrain, la route vous semblera moins longue.»

Je commence un couplet qui s'éteint aussitôt sur mes lèvres... Alfred sourit.

Victor et moi, nous marchons assez difficilement. Nous nous épongeons sans discontinuer et voudrions déjà être au sommet de la montagne, où nous irons prendre une chope et peut-être casser une croûte chez la *sorcière*.

L'effet du bain a complètement disparu. Je suis accablé, mais beaucoup plus par la chaleur que par la fatigue, et, à moins d'un nouveau repos, je sens qu'il me sera très difficile d'arriver à Bérismenil.

À ce moment, une idée me vient que je mets aussitôt à exécution: je place mon alpenstock bien sous les bras, un peu plus haut que les reins, et, me poussant en avant, j'arrive ainsi à marcher pendant quelque temps presque à l'aise.

Si vous n'avez jamais usé de ce moyen, vous autres excursionnistes, essayez-le quand vous vous trouverez dans mon cas: il ne coûte aucune peine, et pour ma part, je m'en suis toujours bien trouvé.

Le long de la montée de Bérismenil, le paysage s'est modifié du tout au tout. Nous ne voyons plus ni rochers abrupts, ni montagnes richement boisées. En revanche, nous admirons à notre gauche, une profonde et belle vallée où un charmant et poétique ruisseau bondissant en petites cascades cristallines, fuit, tourne, revient et finalement se perd sous des bouquets de jolis arbrisseaux. C'est délicieux!

La vallée a plusieurs centaines de pieds de profondeur; il ne fait pas bon s'aventurer dans ces parages, où l'homme

se hasarde peu. De plus, ici, comme partout dans les Ardennes, les montagnes descendent à pic et sont très dangereuses, surtout pour les touristes prédisposés au vertige, comme notre ami Victor...

Nous gravissons toujours notre Golgotha sans nous plaindre, car nous avons comme compensation un point de vue unique peut-être en Belgique, et les souffrances physiques s'oublient vite devant les beautés de la Nature!

Victor s'arrête parfois et demande avec angoisse si nous saurons arriver jusqu'au point terminus de notre ascension. Je le rassure et, pour lui remonter le moral, je vais me placer à la droite d'Alfred, m'évertuant pendant une demi-heure à peu près, à imiter son allure. Piqué au jeu, Victor retrouve une nouvelle vigueur et, tous trois, nous marchons d'un pas militaire, en souhaitant toutefois d'arriver le plus vite possible au village de Bérismenil qui doit nous fournir deux excellentes choses dont nous avons besoin : rafraîchissement et repos!

Nous dépassons un pesant chariot attelé de vigoureuses vaches. Elles nous regardent, les bonnes bêtes, et de leur gros œil mélancolique, elles ont l'air de nous demander si la montagne ne va pas bientôt faire place au plat terrain! Nous le souhaitons volontiers et pour elles... et pour nous.

Nous n'avons pas encore aperçu un seul cheval depuis notre départ de Laroche. La bête serait du reste vite usée dans cette partie du pays où tous les lourds travaux sont faits par le bétail.

Ici, le cheval est un objet de luxe, et la dernière des rossinantes est vénérée comme une idole.

Nous avançons avec plus de peine, sous le soleil tropical. Je quitte les côtés d'Alfred qui chantonne toujours. Il est d'une gaieté extraordinaire et d'une endurance que nous lui envions!

Quand nous l'en félicitons, il rit et, tout en marchant, nous encourage en faisant miroiter à nos yeux les délices d'une station bien méritée que nous ferons à Bérismenil.

— «Ah! quelle excellente bière nous allons prendre là», dit-il.

Ces paroles nous raniment un peu et ravivent pour un court instant, hélas! les forces qui nous abandonnent de nouveau.

— «Allons! mes amis!» reprend Alfred, «encore un petit effort, c'est la dernière côte qui nous reste à gravir.»

Cette fois, je dois le dire, l'exhortation du camarade Alfred reste sans effet.

Je m'arrête... ce qui arrête Victor. Nous sommes vanés!...

— «Je propose un repos», soupire mon pauvre camarade.

— «Non», répond Alfred avec énergie, «pas ici. Il n'y a plus qu'un tout petit demi-kilomètre à laisser. Continuons, ou nous n'arriverons jamais à Houffalize aujourd'hui.»

Nous secouons notre lassitude et nous mettons en jeu tout notre bon vouloir. Mais nos jarrets plient et vont refuser de nous porter. Heureusement, nous apercevons dans le lointain les toitures de Bérismenil. Cette fois, nous sommes sauvés!



— «Courage!» dit Alfred, «voici le bout de nos peines. Dans dix minutes, nous serons attablés chez la bonne vieille.»

Cette pensée nous redonne des jambes et c'est d'un pas alerte que nous franchissons les derniers cents mètres de la fameuse et terrible côte! Grâces soient mille fois rendues au Ciel qui nous a permis d'atteindre sans encombre l'oasis tant désirée!...

Le village de Bérismenil paraît plus pauvre encore que Maboge. Et comment en serait-il autrement? Aucune communication ne relie Laroche à Houffalize. Le commerce n'est donc pas possible dans ces contrées perdues, où le paupérisme sévit dans toute son horreur!

Mais quel qu'il soit, le village est un paradis pour nous, voyageurs harassés, qui ne demandons qu'un banc pour nous reposer de nos fatigues et un peu d'eau pour rafraîchir nos fronts brûlants.

Il est exactement cinq heures et demie et nous avons encore 12 kilomètres à parcourir sans compter le détour que nous ferons pour aller contempler le *Hérou*, — environ 10 kilomètres!...

Je commence à douter un peu du succès de notre entreprise, mais je n'ai garde d'en parler à mes compagnons. Eux, comme moi, tenteront l'impossible pour arriver à bon port.

Aussi, je ne me mets pas longtemps martel en tête. Si nous échouons, tant pis! Nous n'aurons rien à nous reprocher. Et puis, passer la nuit à la belle étoile, qu'est-ce que cela? Il fait si beau!

J'aime ces incidents de voyage qui apportent toujours la note gaie ou mélancolique dans la monotonie presque inévitable d'une longue étape...

Trêve donc de réflexions oiseuses et occupons-nous pour l'instant de dénicher l'ancre de la bonne *sorcière*.

Alfred a vite fait, et bientôt nous nous arrêtons devant la façade principale de l'édifice en question dont je n'ai pu, à mon grand regret, définir le style!

Ici, encore, tout est d'une exquise propreté, mais pauvre. C'est le dénuement complet, c'est la misère. Malgré cela, on se sent à l'aise et pas du tout triste, coyez-moi.

Nous n'attendons pas longtemps pour faire la connaissance de la brave vieille dont Alfred nous a tant parlé. Elle se tient dans la première pièce, sorte de cuisine dotée d'une immense cheminée, à l'intérieur de laquelle pendent d'appétissants jambonneaux qui plongent Victor dans un abîme de réflexions, car j'ai omis de vous dire que

Victor a un faible pour le jambon d'Ardenne, dont la vue seule le fait tomber en extase!

Le poêle, aussi colossal que la cheminée est haute, mérite une mention toute spéciale. Figurez-vous, en effet, une sorte de grand entonnoir dans les flancs duquel plusieurs paniers de charbon tiendraient à l'aise. Nous donnons à ce monument un âge très respectable quand, à notre grand étonnement, nous apprenons qu'il est de construction récente! Et nous qui pensions avoir découvert une pièce pour le musée d'archéologie!... Cruelle désillusion!

Dans la cuisine, mobilier nul ou à peu près: une étagère où se confondent les verres et les casseroles, une glace éborgnée et une chaise boiteuse... c'est tout, je crois.

La seconde pièce, celle dans laquelle nous venons d'entrer, et qui forme le café proprement dit, n'est guère plus intéressante. Nous n'y voyons que des chaises, des bancs fixés aux murs et des tables. Seuls, quelques chromos décorent (!) la place. Par exemple, le parquet est en beau vieux chêne que nous admirons. Un pareil plancher coûterait gros à Bruxelles!

Il me reste maintenant à vous présenter la maîtresse du logis, une excellente grand-maman.

La pauvre vieille, toute courbaturée par l'âge, marche avec difficulté. Un petit bonnet noir collé sur la tête laisse échapper par-ci par-là, quelques mèches de cheveux blancs. De grosses rides sillonnent une figure très expressive en même temps que très douce. Si le torse pouvait encore se redresser, la paysanne nous dépasserait d'une demi-coudée, mais les durs labeurs des champs, joints peut-être aux privations de toute espèce, l'ont usée et cassée prématurément; c'est avec peine maintenant qu'elle peut vaquer aux petits travaux d'intérieur ou servir sa rare clientèle.

Elle est vêtue d'une camisole en gros coton bleu foncé et d'une jupe noire très courte, laissant voir des jambes atrocement hydropiques... Pauvre femme!...

Ma première besogne, en entrant dans le café, est de me mettre à l'aise. J'enlève ma sacoche; je dépose mon bâton sur la table. Puis, avant même de commander quoi que ce soit, je m'affale sur un siège qui, fort heureusement, ne s'effondre pas sous moi et je pousse un gros ouf! d'incommensurable bonheur!...

Victor non plus, ne s'est pas gêné; la bonne grand-mère et Alfred nous regardent pendant quelques secondes, avec un sourire compatissant qui nous va droit au cœur!

— «Que peut-on servir à ces Messieurs?» demande enfin la brave femme.

— «À chacun un grand verre de bière fraîche, n'est-ce pas?» dis-je, me tournant vers mes camarades.

— «La bière n'est pas bonne en ce moment, Monsieur», répond notre hôtesse. «Voulez-vous une goutte de pèkèt dans un verre d'eau? C'est très rafraîchissant.»

— «J'accepte le pèkèt», a dit Victor.

— «J'ai aussi de la bonne limonade», reprend la vieille Ardennaise, «si vous la préférez?»

En notre qualité d'antialcooliques convaincus, Alfred et

moi opinons pour la limonade. Cette décision amène un petit sourire moqueur sur les lèvres de notre ami Victor, qui est resté un peu incrédule sur ce chapitre.

Il vide consciencieusement son verre de pèkèt et le déclare délicieux. Mais il ne parle pas de *renouveler*. Est-ce à cause de nous? Je ne le crois pas cependant!

L'ascension que nous venons d'effectuer ne nous a point ouvert l'appétit, mieux vaudra donc manger un morceau au *Café du Hérou*, à Nadrin.

Nos verres vidés... et payés, nous commençons à faire nos préparatifs de départ, quand une blonde fillette vient nous saluer: la petite-fille de notre cabaretierc probablement... Nous la trouvons si gentille que nous voulons faire quelque chose pour elle et nous lui glissons dans la main une pièce de monnaie.

Vous dire le bonheur de la mignonne enfant n'est pas possible. De son coin, la bonne grand-mère qui suivait de sa tête branlante nos moindres mouvements, a saisi notre geste; ses paupières battent un peu plus vite sur ses petits yeux, un rayon passe sur son visage hâlé, elle paraît aussi joyeuse que l'enfant, et ses lèvres tremblantes semblent nous remercier pour la jolie gamine.

Victor et moi sommes debout, prêts à partir. Cet instant de repos nous a fait du bien et la perspective d'un bon terrain plat nous emplit l'âme d'un courage héroïque qui ne faiblira pas de sitôt, croyons-nous!

Nous disons au revoir à notre bonne-maman et à la petite mignonnette. Alfred promet même de revenir avec nous l'an prochain, ce qui fait plaisir à la brave Ardennaise; elle nous souhaite bon et heureux voyage. De loin, de très loin, nous l'apercevons sur le seuil de sa porte, agitant la main en un dernier salut amical...

Aurons-nous encore l'occasion de revoir cette malheureuse? Je ne sais! Toujours est-il que, durant les longues et tristes soirées d'hiver, quand, assis au coin de l'âtre, tandis qu'au dehors la neige fouettera les vitres, je penserai bien souvent à la bonne *sorcière* de Bérismenil et à sa charmante petite-fille au délicieux sourire et aux beaux yeux noirs, si veloutés, si profonds et si doux!...

Seul, derrière mes camarades, je me dis à nouveau qu'il ferait bon vivre ainsi dans un petit village perdu, entouré de l'affection des siens et de l'estime des braves paysans, dont on deviendrait vite l'ami, et dont on partagerait les joies et les peines.

Mais, voilà! habitué dès l'enfance aux plaisirs bruyants de la capitale, je crois qu'on s'accoutumerait difficilement à cette vie trop uniforme, mais à coup sûr, plus hygiénique que la nôtre. Elle, au moins, mettrait plus de rose à notre teint mat, ce qui ne serait déjà pas un mal.

Je vois que je m'écarte de mon sujet; vite, reprenons notre récit.

Le village, que nous traversons dans toute sa longueur, n'offre rien de particulier. Il n'y a que l'église comme construction d'un peu d'importance, et encore! À plusieurs points de vue, je préfère Maboge. D'abord, les communications avec Laroche y sont plus faciles; ensuite, la contrée est moins pauvre, car je crois qu'il serait assez difficile de faire préparer un repas de noces à Bérismenil!... Et cependant, nous emportons de ce village le meilleur souvenir.

On marche maintenant de front, et d'un pas très régulier, sur un terrain uni; on avance rapidement. Notre fatigue — est-ce déjà l'endurance? — a presque cessé; d'ailleurs, la chaleur a diminué d'intensité.

Du plateau où nous nous trouvons, nous apercevons des horizons merveilleux. Ce ne sont que vastes champs cultivés, avec, au loin, des montagnes dont les cimes se fondent dans le bleu mort du ciel; une brume légère qui s'élève lentement estompe toutes les teintes... Un vrai décor de théâtre!

Encore quelques minutes de marche, et, sur la droite, une jolie chapelle dans les sapins nous arrête un instant. C'est d'un pittoresque achevé. Quelques personnes seulement peuvent prendre place à l'intérieur du petit bâtiment.

Toujours à droite de la route s'étend une belle sapinière où il ferait gai pénétrer, si le temps ne faisait défaut!

— «En route, mes entants!» commande toujours Alfred.

Nous le suivons docilement.

Il faut bientôt abandonner la chaussée et couper à travers champs pour raccourcir le chemin.

— «De cette façon, nous gagnerons au moins un kilomètre», dit Alfred.

La route forme en effet des coudes considérables et rien n'est terrible comme ces sinuosités continuelles pour les pauvres jambes des voyageurs brisés.

Alfred, resté en arrière, pour prendre quelques notes, nous appelle et nous indique du doigt le village de Bérismenil qui se détache dans le lointain, tout en relief, sur le fond sombre d'une colline. C'est un des plus beaux points de vue de la route de Houffalize! Encore une photographie à prendre l'an prochain!

Soudain, Victor avise une grosse pierre blanche, très brillante, qu'il suppose être du quartz et nous nous évertuons, chacun à notre tour, avec nos bâtons et nos pieds, pour en détacher une parcelle, mais en vain: le bloc résiste à toutes les tentatives, et force est de le laisser en paix sur le bord de la route.

Victor ne s'en éloigne qu'avec regret, car il se retourne à différentes reprises. Nous lui conseillons d'emporter le bloc et d'en faire le partage à Houffalize, mais cette proposition ne le tente guère.

— «Si je refais les Ardennes, ce que j'espère», dit-il, «j'emporterai un marteau.»

Un éclat de rire répond à la boutade de l'ami Victor.

Nous filons à travers champs pour arriver bientôt à Nadrin, au *Café du Hérou*.



Le temps nous manque pour explorer le village. Je ne pense pas qu'il soit plus considérable que les autres, car nous ne voyons que deux ou trois petites fermes et le café, où nous entrons, avec l'espoir d'y trouver un excellent verre de bière.

Comme à Bérismenil, le *Café du Hérou* a deux places, la place commune et la cuisine. C'est dans cette dernière qu'on nous introduit, quand nous avons manifesté le désir de manger quelque chose. La pièce, assez confortable, est plus convenablement meublée qu'ailleurs où nous nous sommes arrêtés déjà.

Nous commandons trois chopes et une tartine au fromage ou au jambon.

— «Je n'ai ni jambon, ni fromage», répond la cabaretière, «mais je puis vous donner une tranche de pain beurré.»

Nous faisons la grimace; mais enfin, à la guerre comme à la guerre...

Nous demandons deux tartines que l'on nous sert aussitôt, avec trois verres de bière blanche, fortement mousseuse.

Excellents le pain, le beurre, la bière! Alfred et Victor ne tarissent pas d'éloges.

Malheureusement, ils s'aperçoivent, trop tard hélas! du tort qu'ils ont eu de parler si haut: en effet, le quart d'heure de Rabelais sonné, on nous réclame *quatre-vingt-cinq centimes* pour les deux croûtons et les trois chopes!... C'est salé! Nous prendrait-on pour des Anglais?... À l'avenir, nous débattons le prix d'avance.

Nous comptons laisser nos paquets ici, pendant notre visite au *Hérou*, mais, devant une exploitation aussi effrontée, nous plions rapidement bagage et disons adieu à la cabaretière, très étonnée de notre départ si brusque.

Il s'agit maintenant de trouver la route qui doit nous mener au *Hérou*.

Alfred prend un sentier à droite et s'assure auprès d'un jeune paysan qu'il est bien sur la voie. Sur la réponse affirmative du gars, Alfred nous prie de presser le pas, car le soir tombe et il craint de s'égarer.

— «Ma dernière visite au *Hérou* date de dix ans», dit-il, «je ne tiens pas à y arriver la nuit, les chemins ne m'étant guère connus.»

Ce disant, Alfred ouvre le grand compas de ses jambes.

— Allons! allons! » crie-t-il, «encore un petit effort et nous y sommes.»

Victor et moi suivons l'homme-cheval de notre mieux, en nous épongeant toujours, car cette rude marche mouille à nouveau nos fronts endoloris.

Après une demi-heure de ce supplice, Alfred s'arrête pour s'orienter: c'est l'affaire d'une seconde, hélas!

Il descend rapidement une colline très en pente, où aucun chemin n'est tracé. Il pénètre dans un fouillis de genêts et de hautes bruyères, au milieu duquel il disparaît tout à coup, à notre profonde stupéfaction.

N'ayant pu suivre ce train vertigineux, nous constatons qu'il nous est impossible de rejoindre notre camarade et nous restons sur place, un peu ennuyés, mais absolument indécis. Faut-il aller à droite, faut-il aller à gauche?

Mystère!...

Alfred voudrait-il jouer à cache-cache? Nous trouvons le moment et l'endroit mal choisis!

Victor, découragé, est bien près d'envoyer le *Hérou* à tous les diables!

Je ne suis pas à l'aise non plus, je l'avoue. À chaque pas, nous glissons sur la mousse, et nous sommes obligés, pour avoir un point d'appui, d'enfoncer profondément nos piques dans la terre.

Alfred ne se montre toujours pas. Nous nous décidons à crier, en faisant un porte-voix de nos mains...

Rien ne nous répond!...

Le silence est complet, horrible, terrifiant!...

Victor et moi nous nous regardons instinctivement et sur notre visage se lit une anxiété profonde... Cinq bonnes minutes, longues comme un siècle, se passent ainsi!

Enfin, Alfred, qui doit être à une bonne distance, nous appelle:

— «Par ici, Gérard et Victor, où restez-vous?»

— «Dieu soit loué!» dis-je. «Mais où est-il? Comment parvenir jusqu'à lui?»

Nous nous mettons en route, en écartant les ronces qui sortent de partout, nous déchirant les mains et le visage. Il faut se diriger tant bien que mal vers la voix qui nous arrive de là-bas, très loin...

De temps en temps, nous nous arrêtons pour crier... Nous entendons mieux la réponse d'Alfred... Nous nous rejoindrons, c'est l'essentiel.

Toujours avec mille précautions, j'avance, suivi de Victor, dans l'entrelacement des ronces et des branches de sorbiers, où nous risquons d'être aveuglés... On se croirait en pleine forêt vierge!...

Les cris d'Alfred sont maintenant tout à fait distincts, et bientôt j'aperçois notre homme, appuyé contre un chêne... à nous attendre!

— «Eh bien! traînards!» dit-il, aussitôt qu'il nous voit, «je pose ici depuis dix minutes...»

Victor, un peu vexé, demande à Alfred si nous allons enfin pouvoir contempler le fameux *Hérou*.

— «Je le cherche», dit Alfred, «mais marchons prudem-

ment, car nous sommes sur le flanc d'une montagne taillée à pic au-dessus de la vallée de l'Ourthe.»

Alfred plie alors quelques arbustes et, par cette déchirure dans le feuillage, on aperçoit l'immense vallée presque en dessous de nous, à une profondeur effrayante...

Victor et moi, reculons pâles, effarés... Nous l'avons échappé belle tout à l'heure: une fausse direction nous précipitait tous deux dans l'abîme!

— «Je ne pensais pas avoir été aussi près de la mort», dis-je tout ému à Victor.

Alfred paraît également un peu émotionné malgré tout le sang-froid qui caractérise son tempérament d'acier.

Il n'a plus envie de rire et nous recommande une attention extrême. Il écarte, de-ci de-là, quelques ramures qu'il tord d'un mouvement fébrile, et manifeste une impatience très grande.

— «Nous devons cependant nous trouver en face du *Hérou*», dit-il, «je ne puis m'être trompé à ce point.»

Il nous quitte et descend encore un peu; quelques secondes après, nous entendons un cri...

Le croyant en danger, nous nous précipitons à son secours. Mais Alfred, très calme, nous rassure par ces deux mots, qui sonnent à nos oreilles comme une joyeuse fanfare:

— «Le voici!»

Par une trouée, dans le feuillage, nous distinguons à peine une masse obscure, confuse...

— «Allons encore plus loin», reprend Alfred, «il faut que vous puissiez le contempler dans toute sa beauté... Mais voyez où vous posez le pied.»

Nous descendons... Puis, à trois, de tous nos efforts réunis, nous faisons craquer les jeunes chênes qui masquent complètement la vue... Dans le large cadre qui vient de s'ouvrir, nous pouvons admirer, en face, de l'autre côté de la vallée, dans sa sublime et pittoresque grandeur, le coin le plus sauvage des Ardennes: le *Hérou*!

De ma vie, je n'ai eu l'occasion de voir spectacle plus angoissant, plus mystérieux!... Sans doute, on pouvait s'attendre à la surprise d'un tableau saisissant, d'après la description que nous en avait faite Alfred, mais, en vérité, je ne me figurais pas le *Hérou* aussi grandiose, aussi

Fantastique panorama du Hérou.



empoignant!...

Qu'on se représente une montagne, haute de plusieurs centaines de pieds, toute couverte d'une végétation touffue, sombre, sinistre!... Dans cette débauche de verdure, jetés çà et là, comme à la suite d'un cataclysme épouvantable, d'immenses quartiers de roches, noirs, hideux, formant un tohu-bohu fantastique à rendre fou!... L'ombre opaque projetée par ces rocs, ajoutant encore à l'horreur tragique du lieu, semble creuser dans la terre des cavernes béantes, insondables, pareilles au gouffre des enfers, et d'où l'on s'attend à voir sortir tout à coup les nutons, rendus si tristement célèbres par les vieilles légendes ardennaises.

Sur cette masse plane un silence de mort qui vous serre terriblement le cœur...

Une buée large, étrange, enveloppe l'énorme montagne et rend ce spectacle plus émotionnant encore...

L'Ourthe même, si jolie en son capricieux courant, n'apparaît plus ici que comme une mare sanglante, propre à donner le frisson et à évoquer des idées ultra-macabres!...

Nous ne pouvons détacher les yeux de ce colossal prodige de la Nature... Alfred est arc-bouté au-dessus du vide effroyable qui se creuse sous nos pieds... Victor et moi sommes penchés sur ses épaules et, tous trois, pendant bien longtemps, restons ainsi plongés dans une sorte d'extase terrifiée...



La nuit se fait à peu près complète quand nous songeons enfin à quitter ces parages.

Dès maintenant, c'est à prévoir, il faudra effectuer une bonne partie de la route en pleine obscurité, à moins que Sa Majesté la Lune ne daigne nous prendre en pitié et guider nos pas.

Mais n'importe, le spectacle du *Hérou* vaut bien un léger ennui. C'est sous une impression de plus en plus intense que nous nous frayons un nouveau chemin à travers les broussailles, dont l'épaisseur compacte nous coupe presque la respiration.

Victor et moi souffrons beaucoup de cette rapide montée, qui nous essouffle considérablement. Notre linge est mouillé à le tordre, mais Alfred continue toujours son petit bonhomme de chemin, n'ayant pas l'air le moins du monde incommodé de cette très pénible ascension.

Ma parole, il ferait ainsi le tour de la terre sans prendre de repos! C'est un véritable phénomène!

Mais, nous voici hors de la forêt vierge, sains et saufs...

Je m'arrête un instant pour respirer, car j'en ai grand besoin. Victor s'éponge une dernière fois, et, en route!...

Le soleil a disparu complètement derrière les montagnes. Par bonheur, nous aurons, je crois, un clair de lune splendide, comme celui qui a favorisé hier notre jolie promenade de nuit à Laroche, dans la Vallée des Tombes.

Vous voyez, cher lecteur, que pareils au Juif-Errant, nous marchons du matin au soir et quelquefois du soir au matin.

Malgré nos grandes fatigues, pas un de nous, croyez-le, n'hésiterait à recommencer ce voyage, dans les mêmes conditions.

En trois quarts d'heure, nous avons regagné la chaussée. Mormont sera le premier village que nous rencontrerons.

Nous tâcherons de n'avoir plus aucun arrêt jusqu'à Houffalize, afin de ne pas trouver porte close à l'*Hôtel des Postes*, ce qui ne serait pas drôle.

Victor demande à Alfred si, au souper, on nous servira des truites et du jambon d'Ardennes.

Alfred sourit et promet un menu succulent, à faire pâmer un gourmet.

Victor, satisfait, se met à siffler la *Marche des petits Pierrots*, que nous accompagnons de notre mieux, sans oublier les coups de grosse caisse et de cymbales.

Nous sommes d'une gaité folle; je ne me reconnais pas.

Est-ce l'appât du petit balthazar qui nous transforme ainsi? Qui sait?

Si les jambes le permettaient, nous risquerions même un petit chahut dans les règles de l'art.

Pauvres naïfs! Nous pensions alors, Victor et moi, être si près de Houffalize!... Hélas!... trois fois hélas!... il s'en fallait de beaucoup!...

Le paysage que nous traversons prend, dans l'obscurité, des aspects fantastiques. À droite et à gauche, d'immenses pâturages s'étendent jusqu'au pied des montagnes, dont on ne distingue plus que la masse énorme et sombre. Des formes noires vont et viennent dans les champs et attirent mes regards inquiets...

Suis-je le jouet de mes sens hallucinés? Mais non! Je vois bel et bien courir et s'ébattre des démons, en foule!

Je regarde mes camarades qui ne s'aperçoivent pas de mes terreurs et, pour être plus en sûreté, je prends machinalement, le milieu de la route.

— «Tiens!» dit soudain Alfred, «voici les vaches qui s'en retournent à l'étable.»

Du coup, je respire...

Je n'ose faire part à mes amis de mon émotion, car, bien sûr, ils se moqueraient de moi. Je me frotte vigoureusement les yeux et la vision a disparu. Dorénavant, je me surveillerai mieux. Cette... promenade nocturne, au reste, doit nous réserver d'autres surprises, et je ne tiens pas du tout à passer pour une femmelette.

La lune s'est levée, majestueuse et resplendissante, inondant de ses rayons d'argent les campagnes et la route, qui s'ouvre devant nous, toute droite, toute blanche...

Nous aurons une nuit délicieuse. Le temps est devenu plus frais, si frais même que je boutonne mon veston jusqu'au cou, dans la crainte d'un refroidissement.

La chaussée, qui monte légèrement, forme la plus belle piste cyclable que l'on puisse rêver... Quand on compare les voies brabançonnaises aux voies ardennaises, je vous assure que la différence est sensible.

Nous laissons, à gauche, un petit bois très touffu, devant lequel nous regrettons de ne pouvoir nous extasier à notre aise, tellement est magnifique le spectacle de ces grands sapins, dont la cime seule est éclairée d'un pâle et mélancolique reflet de lune.

Nous allons de merveille en merveille, ce qui n'empêche pas Alfred de nous dire qu'à partir de Mormont surtout, le paysage est idéalement beau!

Quel dommage que nous soyons si las et par le fait, si peu à même de juger, dans tous leurs détails, des sites pittoresques qui, continuellement, se déroulent, à nos yeux.

Bientôt, nous quitterons le vaste plateau sur lequel nous nous trouvons depuis Bérimenil, pour rejoindre l'Ourthe et sa jolie vallée.

Quelques chaumières apparaissent sur la route; c'est bon signe, nous approchons de Mormont.



La fatigue nous écrase.

Quand je dis nous, c'est évidemment Victor et votre serviteur, car Alfred marche avec la même cadence, et serait bien capable de faire le restant du trajet au pas de course!...

Victor est ahuri devant pareille endurance, lui surtout, qui souffre le plus de la fatigue... Il se plaint amèrement d'avoir les pieds en compote, et demande en grâce un petit repos, ce qu'Alfred à son grand regret, ne peut lui accorder.

Alors Victor, avec un courage sublime que nous admirons, se remet en marche, sans un murmure, et toujours avec ce même bon sourire que je revois au moment où j'écris ces lignes.

Pauvre Victor! J'ai bien souvent pensé à toi depuis cet inoubliable voyage.

Nous passons devant Mormont qui est, à mon avis, le village le plus dénué du pays... Bérimenil est enfoncé!... Ici, rien que de misérables maisonnettes, bâties avec de la pierre calcaire et de l'argile, et recouvertes de chaume.

L'intérieur de ces habitations est plus triste encore, il n'est même pas rehaussé par la propreté que nous admirions ailleurs.

À quoi doit-on attribuer l'extrême pauvreté de ce misérable trou, dont on s'écarte comme d'une léproserie?

C'est là une question qui risque fort de rester sans réponse, mais Mormont nous fait assez l'effet du bivouac d'une tribu de Bohémiens ou de guerriers Apaches!...

Tout y inspire la répulsion!... Par une porte entrebâillée, nous constatons l'absence complète de plancher!... Le poêle, la table, l'armoire et les quelques chaises qui forment, avec le grabat, le mobilier de la maison, sont tout bonnement placés sur la terre humide et nue!... Aux murs, en guise d'ornement peut-être, sont accrochés, sans aucune symétrie, les pots, casseroles et autres accessoires de cuisine... Une lampe fumeuse, répandant une odeur âcre, pose sa lueur blafarde sur ce tableau de misère atroce, qu'aucune plume ne saurait décrire!

Nous ne nous attardons guère en cet endroit, où vivent des êtres, dont la Nature s'est plu, avec un raffinement presque cruel, à rendre le sort si malheureux et si digne de pitié!

À gauche, s'élève l'église de Mormont, sale, noire, adossée à un arbre.

Nous reculons devant ce lieu sacré, tellement est sinistre, ainsi dans la nuit, son profil, éclairé faiblement par la lune.

Pauvre petite paroisse qui n'a même pas assez d'argent pour faire badigeonner les murs de son église!

Nous voudrions laisser une obole, quelque part, à quelqu'un, tant nous sommes apitoyés, mais nous ne savons à qui nous adresser et aucun être humain n'est visible dans les environs. Force nous est donc de poursuivre notre chemin. Nous jetons un dernier regard de commisération sur le misérable village, qui bientôt se noie dans les ténèbres profondes...

Notre marche vers Houffalize s'effectue de plus en plus difficilement et c'est grand dommage, car le paysage devient tout à fait féérique et mérite une étude détaillée, qui n'est plus possible maintenant.

Nous avons rejoint l'Ourthe que nous avions quittée depuis le *Hérou* et nous la regardons, en bons camarades, heureux de se retrouver après une longue absence.

Alfred a eu raison de nous vanter la beauté sublime de la vallée, à partir de Mormont.

La route zigzague toujours. À gauche, les blocs de roches surplombent de nouveau le chemin et y jettent une ombre noire, épaisse; cela nous donne de petits frissons. À droite, l'Ourthe, et au-delà, les hautes montagnes dont la végétation est curieusement colorée par les rayons de la lune, maintenant dans tout son éclat.

Un énorme crapaud vient se jeter pour ainsi dire sous les pieds d'Alfred, qui doit faire un saut de côté pour ne pas l'écraser. Et à ce propos, notre ami raconte que l'année dernière, une multitude de ces repoussants batraciens encombraient la route, à un tel point que ses compagnons et lui en aplatissaient forcément deux ou trois en posant le pied. Il est vrai que le temps était orageux: c'est le contraire ce soir.

Nous allons dans quelques minutes atteindre le confluent des deux Ourthes, dont la branche orientale nous mènera à Houffalize.

La route s'écarte et tantôt se rapproche de l'Ourthe nous ménageant ainsi des surprises qui succèdent aux sur-

prises. Nous voici dans une colossale arène dont les roches escarpées semblent former les gradins.

La lune marque en noir d'ombre les petits ponts jetés sur la rivière toute blanche et les îlots qui parsèment son lit.

C'était grandiose et sévère, c'est maintenant joli, joli... Le spectacle n'est pas dix minutes le même!

Dans ce pays enchanteur, la chanson de Mignon nous vient aux lèvres:

«C'est là que je voudrais vivre...»

Malheureusement, nous n'en pouvons plus!... Victor s'arrête et déclare ne plus savoir faire un pas...

Alfred et moi, l'encourageons de notre mieux, mais en vain...

— «Continuez votre chemin», dit Victor, «je vous rejoindrai plus tard, mais de grâce, laissez-moi m'asseoir.»

Alfred, loin de se montrer impitoyable, conseille cependant à Victor de n'en rien faire.

Nous babillons pendant quelques instants, en contemplant les effets de lumière dans les montagnes.

Rien ne surpasse en beauté, je crois, le spectacle d'une pareille nuit, dans une contrée aussi pittoresque que la vallée de l'Ourthe...

Il faudrait le pinceau d'un Gilsoul ou la plume d'un Eekhoud, pour peindre ou décrire les magnificences de ce tableau, devant lequel l'homme se sent bien petit!

On me trouvera sans doute fort enthousiaste! Qu'on me pardonne, mais j'ai pour cela deux excellentes raisons: d'abord, c'est la première fois que je parcours les Ardennes aussi minutieusement, en excursionniste, et puis mon caractère quelque peu romanesque se prête bien à cette vie en pleine belle nature, à cette existence de paix, qui ferait les délices de plus d'un d'entre vous... au moins pendant l'été!

Victor est reposé... Nous nous remettons aussitôt en route avec l'espoir d'arriver bientôt à Houffalize où nous attend «bon souper, bon gîte... et le reste!».

Mais notre malheureux Victor avance très difficilement; il est tout courbaturé et je ne crois pas qu'il puisse jamais fournir encore un demi-kilomètre... Je n'ose en faire part au camarade Alfred, que la perspective de voir son expédition compromise, ennuie déjà suffisamment.

De gais que nous étions tout à l'heure, nous voilà devenus mélancoliques. Ce ne sont plus des pas redoublés qui brûlent nos lèvres, nous en sommes aux romances sentimentales, aux plaintes! Puis on se tait; alors, un sentiment étrange s'empare de mon être: il me semble que, dans cette nature endormie, tout en marchant en pleine nuit vers un but qu'on nous promet, et qui n'apparaît pas, mon corps s'alourdit et qu'en dedans de moi, mon âme pleure et gémit... Pour un peu, les larmes me sauteraient des yeux... J'ai beau essayer de me raidir contre cette pénible impression, rien n'y fait. Je pense à ma chère famille, aux amis de Bruxelles, à tous ceux, enfin, qui nous savent dans les Ardennes et qui parlent de nous, sans doute, à l'heure qu'il est... Je voudrais me trouver au milieu d'eux...

Alfred et Victor doivent éprouver les mêmes sentiments, car nous avançons sans que personne ait envie de

rompre le grand silence qui nous entoure!

Par bonheur, nous arrivons au confluent des deux Ourthes; nous nous arrêtons, accoudés près du pont.

Je remarque, de l'autre côté de la rivière, dans la végétation sombre, un rocher d'une blancheur neigeuse: je l'avais pris pour la façade d'un hôtel!...

Le murmure de l'eau qui tombe en cascade, me fait du bien, il distrait et calme mon esprit trop vivement secoué par les magnifiques spectacles de l'après-midi et brusquement saisi par cette solitude, à la longue énervante, dans laquelle nous nous trouvons depuis Laroche.

Petit à petit, je le sens, la fatigue me terrasse; bientôt, je ne vaudrai guère mieux que Victor, mon pauvre camarade.

Alfred, lui, trouve que nous avons été sublimes!

— «Douze heures de marche avec résignation, c'est splendide», dit-il, «et je vous en fais tous mes compliments.»

Après ce léger coup d'éperon à notre amour-propre, nous partons derechef d'un pas ferme.

Hélas! après deux cents mètres, Victor s'arrête...

— «Je suis démoli... Mes jambes ne savent plus me porter...»

— «Allons! Victor», supplie Alfred, «encore un peu de bonne volonté! Pense aux truites... on les frit... Dans quelques minutes, nous apercevrons une lanterne sur la hauteur, à droite: ce sera Houffalize.»

— «Oui, oui», soupire Victor, «ce sera certainement: ouf! Alice...»

Il a encore le courage de plaisanter, le malheureux!

Comme notre ami reste toujours à la même place, nous voulons le prendre par les bras, afin de le soutenir le plus possible pendant la marche, mais il s'y refuse énergiquement, en objectant qu'il veut arriver seul à Houffalize et sans autre secours que celui de son bâton. Et le voilà qui se remet en route avec une ardeur qui semble très sérieuse cette fois.

Nous en sommes enchantés et pendant quinze bonnes minutes, nous allons en vrais militaires, nous encourageant mutuellement.

À la fin, Victor se hasarde à demander quand on verrait la lanterne, la fameuse lanterne de Houffalize, la lanterne promise...

— «Nous en avons encore pour une demi-heure à partir du pont...»

— «Comment une demi-heure!» murmure Victor, «mais il y a plus d'une demi-heure que le pont est passé!»

— «Je dis une demi-heure à partir du petit pont», continue Alfred, «de celui que nous venons de quitter, il y a cinq minutes.»

Victor est exténué... et moi je ne vauds guère mieux...

Si dans un quart d'heure nous n'apercevons pas les lumières de Houffalize, je ne réponds plus de rien et même, dès à présent, saurai-je aller jusque-là?...

Nous continuons cependant à suivre la route qu'un parapet sépare de la rivière sur une longueur assez considérable. Victor, qui fait peine à voir, s'arrête et s'assied

sur un pan de mur... Je m'installe près de lui et me rap- pelant soudain que mes prévoyantes sœurs ont garni ma sacochette de pastilles de menthe, antipyrine, eau de Cologne, etc., je présente les pastilles à Victor qui tombe, là-dessus comme misère sur le monde, en me remerciant avec effusion. Grâce à elles, et aux encouragements d'Alfred, nous parvenons à le ranimer et nous lui faisons comprendre combien il serait prudent de repartir de suite, coûte que coûte...

J'ai dit plus haut qu'une nuit à l'air, loin de nous effray- er, nous sourirait presque... Je dois me rétracter; c'est qu'à présent, la fatigue a tout brisé: notre entrain, notre bonne humeur!... Nous n'aurions pas un sourire à donner aux lignotantes étoiles!...

Alfred s'est mis en quatre pour nous faire arriver à Houffalize avant l'heure du couvre-feu, mais, que, voulez- vous? Nous manquons d'entraînement pour fournir une pareille étape!

Nous trimbalons cahin-caha pendant quelques minu- tes; Victor nous fait observer qu'il est déjà huit heures et demie!...

Alfred, sa montre à la main:

— «Tiens!» dit-il, «j'avance.»

— «C'est possible», riposte Victor, «mais moi, je n'a- vance plus...»

Et il reste en panne!...

Voilà que notre cicérone, sans un mot d'explication, s'éloigne rapidement et nous laisse seuls, au milieu de la route...

Cela nous paraît étrange et nous ne comprenons pas bien la conduite de notre guide. Mais nous l'en avons remercié plus tard, car c'est grâce à cet emballement final que nous devons d'être arrivés à Houffalize. Bon gré, mal gré, il fallait suivre Alfred, ou se résoudre à nicher dans l'encoignure d'un roc, ce qui ne nous tente plus! C'est un lit qu'il nous faut... un bon lit bien moelleux...

Nous faisons pitié... La transpiration dégouline de nos figures, mais, à quoi bon s'éponger! Couverts des pieds à la tête de la poussière blanche de la route, nous ressem- blons à des meuniers en rupture de moulin...

Il est exactement huit heures trois quarts et la maudite lanterne reste toujours invisible...

— «Je voudrais tout de même bien savoir», me demande Victor, «pour combien de temps nous en avons encore à nous traîner... Nous n'arriverons jamais... Je suis éreinté; mes dernières forces s'épuisent... Bientôt vous serez forcés de me laisser en plan...»

— «Mon pauvre Victor», dis-je, «je ne suis guère en meilleur état... Vois, mes jambes flageolent; il ne sera pas dit que nous aurons échoué à quelques centaines de mètres du but... Crois-moi, tâchons de réagir et montrons à Alfred que nous avons du nerf!»

Sur ces paroles consolatrices, ratifiées par Victor, nous marchons avec plus de résignation que de courage! Pas un mot ne s'échange... Nos pensées sont ailleurs et nous oublions même le paysage qui, pourtant, ne le mérite pas.

Alfred va toujours devant, à cent pas, sans sa retourner, de peur peut-être que nous ne fassions appel à sa pitié, et il a raison. Sa ténacité admirable aiguillonne mieux notre tempérament que ses meilleurs encouragements. J'ai de nouveau confiance, et quelque chose me dit que nous serons récompensés de nos peines.

Les montagnes et les roches s'élèvent encore et atteignent, à certains endroits, des hauteurs prodigieuses, jetant dans la vallée une ombre de plus en plus compacte.

Nous traversons, sans contredit, un coin merveilleux des Ardennes, et la contrée attirerait, certes, une attention autrement éveillée que la nôtre. Nous avons, pour nous excuser, une raison plausible: l'extrême fatigue qui rompt nos membres ankylosés et nous paralyse l'esprit.

Alfred est revenu vers nous, et, avec sa verve inta- rissable, il nous raconte quelques-unes de ses impressions de voyage. Tout en l'écoutant, nous poussons le pied tant bien que mal, plutôt mal que bien, mais enfin... nous avançons, ce qui est déjà quelque chose...

Ajoutez à cela une faim de loup!

Il est neuf heures et demie!...

Quand donc serons-nous à Houffalize, bon Dieu?...

«J'ai grand peur», dis-je à Alfred, «que l'*Hôtel des Postes* ne soit fermé quand nous arriverons là-haut!»

— «C'est ce qui me contrarie», répond Alfred. «Allons! enfants, du courage, je ne vous demande plus qu'un effort... nous ne pouvons tarder à apercevoir la lanterne désirée.»

Nous y allons encore de notre coup de jarret, mais si faiblement...

Nos yeux ne quittent pas le point où, au dire de notre ami, les lueurs doivent se montrer.

Ce n'est plus marcher que nous faisons, c'est ramper; courbés sur nos bâtons, on nous prendrait pour ces che- minaux qui, de village en village, vont, mendiant leur pain, et couchent un peu partout, mais les trois quarts du temps sous le ciel étoilé...

Ah! ça... que vois-je? Sont-ce mes yeux qui se trou- blent, ne suis-je une fois de plus le jouet d'une hallucina- tion?...

Non, cependant! C'est une lumière que j'aperçois là- bas, sur la hauteur... puis deux... puis trois!...

Sauvés!... Nous sommes sauvés!...

— «Hurrah!!!» criions-nous ensemble... «Vive Houffalize!...»

Des larmes me viennent aux yeux, larmes de joie, larmes de délivrance!

Il est neuf heures trois quarts!...

— «Vous voilà contents, hein?» dit Alfred. «Courage à présent, et qui m'aime me suive!»

Là-dessus, il reprend son vol et disparaît dans la nuit, mais nous le suivons d'assez près cette fois.

La tristesse m'a tout à fait abandonné et je me remet- trais à chanter, si j'en avais encore la force.

— «Je parie quand même», dit Victor, une fois son émotion passée, «que l'hôtel est à une demi-heure d'ici, mais c'est égal, nous pouvons maintenant espérer un lit et peut-être une bonne table!»

Continuant à pousser le pied dans la mesure de nos moyens, c'est-à-dire decrescendo, après dix minutes, nous trouvons à notre droite d'immenses bâtiments; ce sont des tanneries.

Nous rejoignons Alfred au pont de l'Ourthe, que nous traversons, et nous soufflons au bas d'un grand escalier de pierre, qui nous rappelle assez bien le légendaire escalier des géants du *Tour du Monde*, de Jules Verne.

— «Avez-vous encore la force d'escalader ça?» nous demande Alfred. «À votre aise; je prends les devants et vais déjà retenir les chambres à l'hôtel.»

Ce disant, il s'élance comme un chat, tandis que nous restons ahuris...

— «Je n'y comprends rien», me dit Victor. «Ce gail-lard-là est aussi frais que s'il venait de quitter Laroche, et moi, je suis démoli, exténué, éreinté, assommé!...»

— «Voilà», fis-je en plaisantant à Victor, «voilà ce qui peut s'appeler le triomphe de la limonade sur le pèkèt!...»

— «Pour sûr alors», répond-il.

Nous allons essayer de gravir... ça.

Passe encore pour les premiers degrés, mais, arrivés à mi-chemin, les ressorts se détraquent et nous nous laissons choir sur les pierres.

— «Allons! général», m'écrié-je «un bon mouvement, le dernier!»

Je me lève, Victor de même et, moitié sur les mains, moitié sur les pieds, nous parvenons au faite du terrible escalier qui nous a coûté plus de gouttes de sueur qu'il n'a de marches, et Dieu sait s'il en a!...

Nous poussons un soupir de soulagement infini.

Il est dix heures et dix minutes!...

Tout à coup, une lueur sinistre éclaire la crête des toits... Le ciel est rouge, et des paquets de fumée, criblés d'étincelles, montent en lourds tourbillons...

Arriverions-nous par hasard, juste pour contempler un incendie?

L'angoisse s'empare de nous...

Nous précipitons le pas et en débouchant sur une vaste place... nous éclatons de rire...

Le formidable incendie n'est qu'un immense feu de paille, allumé là, probablement par des gamins.

C'est égal, quelle peur!...

Devant une modeste habitation, bien close, bien tranquille, où tout est endormi, nous voyons un banc de bois qui nous invite: «Venez! mes amis, reposez-vous!» Nous ne nous faisons pas prier et nous nous affalons, tout d'une pièce, absolument abrutis!...

Nous serions peut-être toujours là, si Alfred n'était venu nous annoncer qu'on nous attendait à l'hôtel.

Impossible de vous dire avec quel bonheur j'apprends cette nouvelle.

Je voudrais encore avoir la force de faire un poirier sur mon banc, mais l'intention y est...

Victor, à mes côtés, la tête dans les épaules, se paie le luxe d'une léthargie profonde!

Je le secoue, il fait entendre un grognement et me regarde d'un œil hagard...

— «Allons! hop! si nous soupions?»



Ces mots magiques le réveillent du coup et, quelques minutes après, péniblement, nous faisons notre entrée — pas du tout triomphale, croyez-le —, à l'*Hôtel des Postes*.

Malgré nos vêtements poudreux, malpropres, on nous introduit dans un joli salonnet, garni d'un riche mobilier en velours rouge.

— «Qu'il doit faire bon dans ces fauteuils», dis-je, en tâtant amoureusement les meubles susdits.

Nous nous débarrassons vivement de nos bagages et, comme nous ne sommes pas seuls, nous nous asseyons tous trois, en corrects gentlemen.

— «Penses-tu», dit Victor à Alfred, «que nous trouverons encore à souper?»

— «Mieux que cela! J'en suis sûr», répond Alfred, «le souper est commandé et nous sera servi dans quelques instants».

Nous jubilons et nous remercions avec enthousiasme Alfred, de sa bonté et de ses égards pour nous, surtout de la fatigante, mais splendide excursion qu'il nous a fait faire.

Alfred paraît très ému de nos paroles, et nous donne à chacun une bonne poignée de main.

— «Eh bien!» dit-il, «et la correspondance journalière à nos familles, la faisons-nous?»

— «Oh! non», supplie Victor, «pas aujourd'hui. Nous écrirons double demain.»

— «Soit!» répond Alfred, «c'est assez mon avis. Qu'en penses-tu, Gérard?»

— «Mon cher Alfred, je me rallie toujours à la majorité. Je pense donc avec vous, qu'il nous serait plus agréable, pour le moment, de manier une fourchette qu'une plume.»

Mes camarades me font l'honneur de me trouver encore bien gai.

Une porte s'ouvre et une gentille personne annonce gracieusement:

— «Ces Messieurs sont servis.»

Elle nous fait passer dans la salle à manger où, sur une table aussi abondamment garnie que superbement

éclairée, nous voyons entre autres bonnes et appétissantes choses, des truites!...

Victor se lèche les babines... C'est que Alfred a tenu sa promesse jusqu'au bout.

— «Allons!» dit-il, «à table! Le grand air doit vous avoir ouvert l'appétit.»

Nous n'avons garde de le contredire.

Le souper est délicieux! Les truites savoureuses, le veau et la salade s'engouffrent dans nos estomacs affamés... Bref, nous faisons table nette.

Pendant une bonne heure, on n'entend que le bruit des mâchoires et le cliquetis des fourchettes...

— «Ah!..., ça va mieux», dit Victor, en déposant sa serviette.

— «Allons! cela me fait plaisir», répond Alfred. «Seulement les chiens ne feront pas ripaille de nos restants.»

Tout y a passé: poisson, viande, légumes, pommes, pain, etc., etc.

Des clients comme nous ne rendront certainement pas le patron millionnaire. Mais, en revanche, nous lui prouvons que nous sommes contents de sa cuisine, ce qui ne peut que le flatter.

Nous causons de notre étape, fameuse à jamais, et dont nous rappelons tous les petits incidents.

Avant de quitter la table, nous nous promettons bien de refaire ce voyage, mais en partant dès le matin.

— «Sur ce, mes enfants», dit Alfred, «je vais m'enquérir de nos chambres.»

Il nous quitte quelques instants: nous logerons à la succursale de l'*Hôtel des Postes*, qui se trouve à quelque distance seulement de la maison-mère.

Ici, ou ailleurs, peu nous importe, du moment que le lit soit bon.

Nous reprenons nos bagages, et la bande suit la jeune fille qui se dirige vers la succursale, où, après les avoir recommandés chaleureusement au personnel, elle quitte les trois héros en leur souhaitant la bonne nuit.

Notre appartement, situé au premier, au-dessus de l'entresol, se compose de places qui communiquent entre elles.

Alfred fait la distribution des chambres.

Il s'adjuge la chambre saumon, Victor reçoit la chambre vert-bouteille, et moi, la plus belle et la plus grande de toutes: *mon* mobilier est luxueux, j'aurai même deux lits pour mon seul usage!

Nous ne nous attardons guère à l'examen des lieux. Sur une dernière poignée de main, on décide que nos portes resteront ouvertes pour le cas où quelqu'un aurait besoin du secours de l'autre.

Ma toilette de nuit ne traîne guère... Je me glisse dans les draps... Oh! le bon lit!... Comme je vais dormir!...

Notre itinéraire comporte pour demain une promenade en bac sur la Semois, de Chiny à Lacuisine, et la visite détaillée de la ville de Bouillon, que l'on dit fort jolie. D'avance, je me réjouis... Pourvu que les forces soient réparées; sans cela...

— «Es-tu couché?» me crie Alfred.

— «Oui!»

— «En ce cas, bonne nuit!»

— «Bonne nuit, Alfred. Bonne nuit, Victor.»

... Je souffle la bougie... Et je ferme les yeux...

.
.



Houffalize. — Vue prise du « Bois des Moines ».

Edit. Victor Caën, Arlon

